

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 24 [i.e. 25]

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184773>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un négociant de Lausanne marchandait, samedi dernier, une poule sur le marché :

Combien ? dit-il à la paysanne qui la tenait dans son panier.

— Trois francs, monsieur, sentez-voir comme elle est rondelette.

— Oui, mais elle est bien légère.... elle ne pèse pas seulement....

— Monsieur elle pèse deux bonnes livres.

L'acheteur prend la poule, entre dans le magasin le plus rapproché, met le volatile sur les balances et revient en disant : « Vous voyez, elle pèse deux livres moins un quart, au plus. »

— Ah ! pardine, fit la paysanne, ça ne m'étonne pas, vous la pesez avec la plume !... La plume c'est léger ; mais pesez-la voir déplumée et puis vous verrez !



Au début des chemins de fer dans notre canton, la correspondance prise par le wagon-poste aux diverses stations était renfermée dans des sacs de cuir épais et lourds. Chaque sac portait le nom de la localité à laquelle il était destiné. Ce nom était mis par le concierge de la poste au moyen d'un composteur dans lequel se plaçaient, à l'aide de longues pinces, des lettres en fer, rougies au feu.

Ces pinces s'étant brisées, le concierge les porta à un bon vieux serrurier pour réparation. Celui-ci les renvoya le lendemain accompagnées d'une note ainsi conçue :

Pour avoir rangé les pinces de la poste pour prendre les lettres quand elles sont chaudes, 80 centimes.



Un Anglais arrivé trop tard pour assister à une fête de lutteurs dans le canton de Berne, témoigne tout son regret de ne pas avoir vu le vainqueur.

« Monsieur, si vous désirez absolument faire sa connaissance, lui dit le maître d'hôtel, la chose est facile, Arnold Flugli demeure à demi-lieu d'ici. Vous le trouverez sans doute aujourd'hui. »

Le fils d'Albion se renseigne exactement, fait sceller un cheval et part. Arrivé à l'endroit indiqué il ne tarde pas à trouver Arnold, qui plantait des pommes de terre.

« Aoh ! c'est vous le fameux lutteur ? »

— Oui, monsieur, c'est moi qui ai obtenu hier le premier prix.

— Aoh ! voulez-vous lutter avec moi ?

— Si cela vous fait bien plaisir... dit l'autre.

L'Anglais saute à bas de cheval et ôte son habit. Ne connaissant pas la lutte suisse, il boxe vigoureusement, sans attendre de préliminaires, et jette le montagnard sur son séant. Vexé de cette manière de procéder, celui-ci se relève, empoigne de ses deux mains de fer son déloyal adversaire et le lance de l'autre côté d'un mur élevé d'une dizaine de pieds.

Sans se déconcerter, l'Anglais lui crie : « Aoh ! monsieur le lutteur, lancez aussi le cheval à moi. »



Un vieux Fribourgeois raconte l'anecdote suivante :

C'était au camp de Thoune, en 1834 : il y faisait bien chaud, au mois d'août. Aussi la cantine était-elle assiégée, et, durant les intervalles de repos entre les manœuvres, chacun allait se rafraîchir.

Le prince Louis-Napoléon, alors simple officier d'artillerie, avait aussi soif et entra dans l'établissement. Un moment après, arriva notre quartier-maître Brasey, de Font. Napoléon, qui du reste parlait peu, fixa d'un air attentif le nouveau venu, qui était décoré et qui avait fait des campagnes sous le premier empire, et lui dit :

— Capitaine, vous avez servi en France ?

— Un peu, répondit brusquement le vieux grognard, et votre oncle nous a fait diablement souffler dans les doigts en Russie. Mais aussi, quelle folie et quelle bêtise que d'aller dans ce maudit pays au cœur de l'hiver !

Napoléon entama alors une controverse, pour justifier la conduite de l'empereur, et s'efforça de prouver qu'il avait eu ses raisons pour entreprendre cette malheureuse campagne de 1812. Mais Brasey coupa court à la conversation, en disant :

— Bah ! je sais que dans votre famille vous êtes tous des entêtés, et qui sait ce que vous feriez vous-même, si vous étiez jamais à la place de votre oncle ?



Nous nous sommes permis déjà quelquefois de puiser à la source toujours spirituelle du supplément littéraire du *Figaro*, de Paris, qui paraît chaque dimanche. Aujourd'hui, nous ne pouvons nous empêcher de frapper encore à sa porte et de lui emprunter la touchante petite histoire qu'on va lire, due à la plume de Robert Milton. — On est à l'époque de la Commune, au moment de la bataille de Paris :

Mon héroïne a douze ans ! La plus charmante tête de jeune fille que j'aie vue, une tête d'enfant sur un corps svelte et fin où commencent à se deviner toutes les grâces de la Parisienne.

Les parents occupent un appartement au troisième étage, rue de Rivoli, en face des Tuileries, c'est-à-dire dans un des quartiers les plus éprouvés de Paris.

Déjà, après les terreurs de la Commune, cette famille d'honnêtes gens commençait à respirer, en entendant le bruit de la canonnade qui annonçait l'entrée des Versaillais dans Paris. Dans une chambre donnant sur la cour, dont on avait capitonné les fenêtres avec des matelas, les parents se tenaient blottis avec leur fille unique et une vieille domestique.

Tout à coup, le feu éclate dans le voisinage et enveloppe le quartier d'une fumée épaisse ; l'air s'imprègne d'une terrible odeur de pétrole ! Que se passe-t-il ? Le père veut le savoir, et au risque de recevoir une balle dans la tête, il se précipite dans le salon donnant sur la rue et recule d'épouvante... Les Tuileries sont en feu !...

Que faire ? L'incendie, toujours grandissant, envahit le château d'un bout à l'autre et menace toutes les habitations voisines. Dans la rue, embusqués sous les portes cochères, les fédérés se mettent à l'abri des mitrailleuses qui balayent la voie, tandis que des obus frappent à droite et à gauche, ébréchant les corniches, démolissant les balcons, et couvrant les parquets de leurs éclats.

Le père, livide, tremblant, recule d'épouvante, et regarda sa famille d'un œil éteint.

— Nous sommes perdus ! murmure-t-il

Dans cette maison où déjà, depuis les mansardes jusque dans les caves régnait une terreur folle, pénétre tout à coup une bande d'insurgés avec un état-major de mégères qui se mettent à enduire les murs de pétrole.

Un cri de détresse s'échappe de toutes les poitrines : « Sauve qui peut ! » Le père ramasse à la hâte quelques papiers de famille, de l'argent, des bijoux ; la mère, aidée de la vieille servante, noue dans un drap de lit tout ce qu'elle trouve sous sa main. Quant à la petite fille, à moitié folle de peur, elle se précipite dans sa chambre pour sauver de la mort ce qu'elle aime le plus après ses parents... deux tourterelles enfermées dans une cage...

Les torches des incendiaires glissent sur les murs enduits de pétrole, et les flammes envahissent tous les étages. Précédant tous les autres locataires, la jeune fille, avec ses oiseaux, se précipite dans la rue... Un obus éclate presque à ses côtés, et ses parents terrifiés la voient tomber sur la chaussée, tandis que la cage va rouler à quelques mètres plus loin.

A la vue de sa fille qu'il croit morte, le père s'élançait à son tour au milieu d'une grêle de projectiles, enlève son enfant et la dépose sur ses genoux sous la porte cochère...

La petite fille n'est ni morte, ni blessée... la peur seule a causé une syncope d'où elle revient vite sous mille caresses ; elle rouvre les yeux... Puis tout à coup elle se souvient, et avant qu'on eut le temps de la retenir, elle s'échappe de nouveau, court dans la rue, et sous les obus et la mitraille, retrouve la cage renfermant ses oiseaux.

Dans la maison, c'est la mort par le feu ! au dehors, c'est la mort par les balles ! L'effroi est à son comble parmi les fugitifs qui se pressent dans le vestibule et voient les flammes se répandre partout. La pauvre petite, ne lâchant toujours pas sa cage, se cramponne à ses parents en poussant des cris de détresse.

Une pétroleuse, qui vient de mettre le feu à l'entresol, s'arrête, et au milieu d'un éclat de rire :

— Eh bien ! la petite, après ? ils rôtiroient tes merles ! voilà-t-il pas une belle affaire ?

A ces mots, l'enfant comprenant l'immensité du péril, se redresse, jette à la pétroleuse un regard de haine et de colère, et tandis que de grosses larmes roulent le long de ses joues, elle ouvre la cage, et les oiseaux s'envolent pour se perdre dans les nuages noirs. — Eux, du moins, seront sauvés !

En ce moment, le tambour bat la charge au détour de la rue... les lignards, les bons lignards arrivent.

« Vive l'armée ! »

En un clin d'œil, pétroleuses et communards se dispersent dans toutes les directions, poursuivis par la troupe... Pendant que les incendiaires tombent frappés par les balles vangeresses de l'armée, on parvient à maîtriser le feu. Les deux derniers étages sont brûlés, mais comme par miracle, le reste de la maison a été préservé. Chacun rentre dans son gîte bénissant les vaillants soldats qui viennent de sauver Paris. Peu à peu, le calme rentre dans les esprits. La jeune fille sourit comme les gens qui renaissent à la vie, mais à cette joie, se mêle un deuil dans cette jeune âme, au milieu de l'effroyable catastrophe qui a failli réduire Paris en cendres, elle pleure ses oiseaux envolés !

Le lendemain, comme elle venait sur le balcon penser tristement à ses chères victimes, un cri de joie s'échappe de sa poitrine ; ses tourterelles sont revenues au logis comme les autres Parisiens et rapportent à une pauvre petite fille le bonheur qu'elle croyait avoir à jamais perdu !

On nous écrit de Palézieux :

Voici un trait de mœurs assez curieux qui trouvera peut-être sa place dans le *Conteur Vaudois* : « Il y a une dizaine d'années, nos voisins fribour-

geois du district de la Glane se donnaient rendez-vous à Oron, pour liquider à coups de poings les questions qui les divisaient, échappant ainsi aux regards de leurs combourgeois et de la police locale. Mais, aujourd'hui, ces scènes brutales sont réprimées aussi bien chez nous que chez eux. Or, le soir de la dernière foire d'Oron, une de ces batteries ayant eu lieu, à Oron, un des auteurs resta assez longtemps, presque sans connaissance, sur le carreau. Les gendarmes étant arrivés sur les lieux, s'approchèrent de lui et lui demandèrent, en patois, qui l'avait arrangé de cette façon ; le patient, craignant sans doute d'être conduit au violon, répondit en patois gruyérien : « Je ne sais pas, je n'étais pas là quand ça s'est passé. »

Un ouvrier, très connu à Genève par son humeur gaie et ses spirituelles réparties, tomba tout à coup assez gravement malade et se fit admettre à l'hôpital.

Le lendemain, lors de sa visite du matin, le médecin, tout ébahi de trouver là celui qu'il avait rencontré, quelques jours auparavant, joyeux, alerte et le sourire sur les lèvres, s'écria : « Tiens ! qu'est-ce que tu fais donc là, Georges ? que diantre t'es-t-il arrivé ? »

— Hélas, je n'en sais trop rien, Monsieur, mais ça ne va pas du tout ; j'ai une fièvre de cheval.

— Une fièvre de cheval, ah !...

Puis, se tournant vers l'interne de service, le docteur fit : « Veuillez faire préparer une botte de foin. »

A l'ouïe de cette plaisanterie, Georges, qui n'était jamais à court, ajouta d'une voix légèrement plaintive : « Mettez-en seulement deux, j'invite Monsieur le docteur à dîner. »

Le *Figaro* rapporte ce candide post-scriptum mis au bas d'une lettre qu'un oncle de province adresse à son neveu habitant Paris :

« Ne t'inquiète pas de mon arrivée ; je serai mardi à l'Exposition ; viens m'y chercher pour dîner ! »

Nous espérons pour le neveu qu'il a de quoi dîner sans son oncle. Un rendez-vous à l'Exposition, c'est juste comme si deux aiguilles se donnaient rendez-vous dans une meule de foin.

L. MONNET.

La livraison de juin de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* contient les articles suivants : — Tell et Gessler, selon la tradition et selon l'histoire, par M. Galiffe. — Je meurs où je m'attache. Nouvelle vénitienne, par M^{lle} Julie Anneville. — Charles Fournel, par M. Marc-Monnier. — L'Afrique, d'après les découvertes récentes, par M. Arvède Barine (Deuxième partie.) — Les prisons d'un jeune peintre dans les états du pape, par M. Armand Leleux. (Seconde et dernière partie.) — Chronique parisienne. — Chronique italienne. — Chronique allemande. — Chronique anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau chez George Bridel, place de la Louve, à Lausanne.